

comme curé desservant de Putnam. Depuis lors les affaires de la congrégation ont été de succès en succès. L'année dernière, au mois de novembre, avait lieu la dédicace de la magnifique église Ste. Marie de Putnam, dont le photographie est reproduite plus loin.

L'église est en briques et mesure 160 pieds sur 80 environ : la hauteur du clocher est de 160 pieds.

Le style de l'architecture est le genre gothique, dans toutes ses attributions. Les décorations sont des plus riches. L'église est éclairée par mille becs de gaz, qui produisent l'effet le plus féerique lorsqu'ils sont allumés. Ajoutons ici qu'il n'y a que l'église catholique et ses dépendances qui soient ainsi éclairées par le gaz à Putnam. Deux statues en cire représentant la Ste. Vierge et St. Joseph, et importées de Munich, Bavière, décorent l'intérieur du sanctuaire.

D'un côté de l'église se trouve le presbytère, jolie maisonnette en bois, richement meublée. De l'autre côté se trouve une promenade publique, au milieu de laquelle une statue de St. Joseph est élevée. Sur le piédestal, en marbre blanc, sont gravés les noms des principaux bienfaiteurs de l'église. La liste des Canadiens est la plus longue et la mieux remplie. A l'extrémité de cette promenade se trouve un joli kiosque en fer doré, où la bande canadienne de Putnam donne souvent de beaux concerts. Ce kiosque a coûté près de 400 dollars. L'usine à gaz, qui a coûté près de \$1,300, m'a-t-on dit, est bâtie en arrière de l'église.

Le coût total de l'église Ste. Marie de Putnam et de ses dépendances peut être évalué à 80,000 dollars environ. On a vu des familles souscrire jusqu'à \$400. C'est ainsi que le zèle apostolique du Rév. E. Vigen et la foi religieuse de nos compatriotes de Putnam, Conn., ont élevé, sur la terre étrangère, un des plus beaux temples catholiques des Etats-Unis.

Remerciements donc au prêtre dévoué, qui a su si bien accomplir sa mission, et aux Canadiens de Putnam, qui ont si bien compris leurs devoirs.

FERD. GAGNON.

ÇA ET LÀ.

LES CHAMBRES DE COMMERCE ET L'ASSOCIATION DE COMMERCE ET D'INDUSTRIE.

Il y a quelques mois nous entreprenions de surexciter dans les classes industrielles et commerciales le sentiment de leur importance et de leurs devoirs envers la société. Nous voulions leur démontrer, que pouvant tout dans notre pays par leur richesse, leur intelligence et leur nombre, elle ne faisaient rien et vivaient dans une malheureuse apathie à l'égard des choses de la patrie.

Ne sachant encore quel moyen prendre pour produire une réaction salutaire, nous avons songé à établir une association dont le double objet eût été de chercher et d'étudier les meilleurs moyens de développer nos ressources industrielles et de mettre à exécution ces moyens après les avoir trouvés. M. Morin, avec qui nous étions en relations dans le temps, avait déjà commencé, lui-même, un mouvement que nous avons encouragé de toutes nos forces en faveur de l'établissement de Chambres de Commerce.

La question fut donc de savoir s'il ne suffirait pas, dans le moment, pour produire la réaction désirée de favoriser ce mouvement. Quoique les Chambres de commerce ne puissent pas produire tous les résultats que nous avons le droit d'espérer d'une association comme celle que nous voulions fonder, cependant, nous crûmes qu'elles étaient un pas immense dans la bonne voie, et nous n'hésitâmes pas à suspendre pour un temps l'exécution de nos projets.

D'ailleurs, ces Chambres de commerce, dans les petites villes du moins, pourraient suffire, si on savait en tirer tout le bien possible pour le véritable progrès du pays. Qu'on discute dans ces Chambres de commerce les questions de tarif, qu'on s'instruise mutuellement sur les ressources du pays et qu'on s'encourage à les développer par l'association des intelligences et des capitaux. Qu'on fasse cela, et ce sera très-bien.

Qu'on n'oublie pas que ce n'est pas le commerce qui enrichit un peuple, lorsque les produits qui l'alimentent viennent presque tous des manufactures étrangères, lorsque surtout les bénéfices vont entre les mains de gens qui ont leurs affections ailleurs et vont dépenser dans ce qu'ils appellent la mère-patrie des richesses acquises dans ce pays.

La plus grande faute que nous puissions commettre est de ne pas nous emparer immédiatement de la production du pays, des sources qui feront plus tard la fortune du Bas Canada. C'est le seul moyen de contrôler l'influence plus ou moins dangereuse d'une classe d'hommes qui n'a pas de racines dans le sol et méprise plus ou moins le pays qui l'enrichit.

Et si nous faisons tant d'efforts pour donner à nos compatriotes le goût de l'industrie, c'est parce que dans la

production se trouve la résurrection de notre influence nationale, la source de notre puissance politique; c'est parce que nous soupérons après le jour où nos grands producteurs auront la haute main sur ces orgueilleuses maisons de commerce pour lesquelles le Bas-Canada est simplement un comptoir.

Ne nous faisons pas illusion, la production industrielle ne nous viendra pas de ceux qui ont intérêt à l'empêcher.

Les importateurs anglais, qui soutiennent les grosses maisons de Londres et de Liverpool, s'opposeront toujours à des mesures qui tariraient la source de leur fortune. Il faut être aveugle ou de mauvaise foi pour ne point voir et comprendre cela.

Si quelquefois nous nous impatientons contre le régime colonial, et les hommes qui nous gouvernent, c'est parce que, dans notre immense désir de voir le Bas-Canada riche et prospère, nous ne savons à qui nous en prendre d'une infériorité humiliante; c'est parce que nous sommes les derniers sous le rapport matériel, lorsqu'il nous serait si facile d'être les premiers ou du moins de marcher, tête haute, à côté des autres populations. Quelquefois, nous nous imaginons que briser le lien colonial serait détruire le courant magnétique qui alimente l'importation aux dépens de la production.

Mais nous comprenons qu'avant d'accepter des changements qui répugnent toujours aux gens prudents, on veuille laisser au régime actuel tout le temps nécessaire pour produire ses fruits. Il peut se faire que, dans un immense effort, le Bas-Canada nullifie sans le détruire, le monopole qui entrave notre prospérité en faisant jaillir la vie et l'espérance d'une terre dont les ressources agricoles et industrielles ne demandent qu'à être fécondées.

Nous comprenons les objections de ceux qui disent qu'avant de demander à l'inconnu ce que nous désirons, il serait bon de voir si nous savons tirer de notre situation tout le profit possible. Mais alors qu'ils stimulent l'énergie de la population, qu'il ouvrent son intelligence aux choses pratiques, et que, par toute espèce d'encouragements, ils fécondent l'industrie nationale. C'est aux chefs politiques, dans un pays, qu'il appartient de former l'opinion publique, d'employer leur influence à donner aux esprits une direction sage et pratique à prouver l'efficacité du système politique dont ils sont les auteurs et les soutiens.

ACADEMIE COMMERCIALE CATHOLIQUE DE MONTREAL.

Après avoir jeté les yeux sur le programme d'études de cette école, nous ne pouvons trop encourager les parents à y envoyer leurs enfants. L'Académie commerciale a pour but spécial de préparer les élèves qui suivent ses cours à toutes les branches du commerce et de l'industrie. C'est donc un cours pratique qui comprend jusqu'à l'étude de l'économie politique, de la littérature, de l'algèbre, de la géométrie, de la physique et de la chimie industrielle, de toutes les sciences, en un mot, sans lesquelles un homme est plus ou moins déplacé dans le temps où nous vivons. La haute respectabilité et les connaissances de M. Archambault, principal de cette école, ne laissent rien à désirer. Le fait est que tous les professeurs sont choisis avec le plus grand soin.

L'ouverture des classes s'est faite le 11, dans la magnifique bâtisse que MM. les Commissaires catholiques ont fait ériger dans la rue du Plateau. On dit que MM. les Commissaires comprennent les besoins de notre population et qu'ils ont su, dans plus d'une circonstance, montrer de l'énergie en rejetant des plans qui auraient nui à l'efficacité de nos écoles. Quelques-uns d'entre eux surtout méritent d'être mentionnés, entre autres MM. Bélanger et Murphy.

Il est de ces fonctions que le monde ne regarde pas et dans lesquelles, pourtant, certains hommes rendent à la société, simplement par devoir et patriotisme, les services les plus remarquables.

Ajoutons que l'hon. M. Chauveau a secondé vigoureusement les efforts patriotiques de ces commissaires. M. Chauveau, il faut l'avouer, mérite des bons points dans beaucoup de choses.

NAISSANCE.

Deux nouveaux confrères nous sont nés, un *Courrier* à Rimouski et un *Messenger* à Sorel, tous deux beaux et bien faits; ils se ressemblent; on dirait deux jumeaux. Bon pied, bon œil et la langue bien pendue, ils ont tout ce qu'il faut pour faire bonne figure dans le monde. Caractère vague jusqu'à présent, chez celui de Sorel surtout; celui-là, il sera un peu grincheux, ou bien il nous trompera beaucoup. M. Barthe partage notre opinion. A sa place, j'ordonnerais, en qualité de maire et de représentant du comté de Richelieu, que tous les enfants nés depuis six mois, dans la ville de Sorel, soient jetés dans le Saint-Laurent ou plutôt égorgés, car M. Brouseau serait capable de faire comme Moïse, de se faire recueillir par la fille de quelque Pharaon de Trois-Rivières. C'est un homme à tout faire pour déplaire à M. Barthe.

Quant au *Courrier de Rimouski*, nous n'avons rien à dire

contre son caractère. Nous espérons qu'il ne fera pas comme la *Voix du Golfe*, qui nous mit un jour dans la bouche des paroles qui venaient de l'*Opinion du Peuple* et qui mourait immédiatement après, sans avoir eu le temps de réparer ses torts envers nous, au grand détriment de son âme. L'*Opinion du Peuple* est un journal qui a son mérite, mais dont le diapason est souvent trop élevé pour la constitution de l'*Opinion Publique*.

On lit dans la Gazette de Sorel:

"Pourquoi le gouvernement de la Province de Québec ne ferait-il pas, pour l'établissement de nos compatriotes, ce qu'une compagnie française se propose de faire, dit-on, pour l'établissement, dans notre province, des malheureux Alsaciens et Lorrains? Il n'aurait que la peine de nommer un agent chargé de faire, pour les Canadiens, ce que la compagnie française se propose de faire, ici, pour l'établissement des Alsaciens. Il y a de l'espace pour tous! Ce qui manque, pour y attirer l'émigration des nôtres, ce sont les renseignements, en un mot, une bonne direction. Ce qui est vrai pour les cantons de l'Est, l'est également pour les riches vallées du St. Maurice et du Saguenay."

Voilà une suggestion qui mérite d'être prise en considération.

Tout le monde paraît d'opinion que la principale chose à faire est de travailler à retenir dans le pays nos compatriotes et à y ramener ceux qui en sont partis.

Il est une objection qu'on entend souvent faire lorsqu'il s'agit de colonisation; c'est que les terres publiques constituent le principal revenu de la province. A cette objection nous répondons en deux mots. Plut au ciel que nos compatriotes des Etats-Unis fussent en possession d'une grande partie des terres qui appartiennent au gouvernement. Ce qui veut dire qu'à la peine de donner même toutes ses terres le gouvernement devrait coloniser le pays. Ce n'est sans doute pas nécessaire de faire autant, mais nous voulons montrer jusqu'où nous voudrions voir le gouvernement pousser le dévouement à la cause de la colonisation du pays par des Canadiens-Français. Les suggestions ne lui manquent pas, qu'il choisisse les meilleures pour les mettre à exécution.

MORMONISTE.—D'après le *Waterloo Advertiser*, il y a actuellement dans les Townships de l'Est plusieurs émissaires cherchant à recruter des gens pour le mormonisme. Ils répandent des livres et des journaux, dans lesquels les doctrines de Brigham Young sont exposées sous les dehors les plus séduisants. L'*Advertiser* dit "qu'un trop grand nombre ont déjà quitté ces Townships, qui vivaient au milieu de nous, et sont maintenant parmi ce peuple associé," les mormons. Une consolation pour nous, catholiques, c'est que le même journal ajoute: "Nous ne voyons pas les catholiques romains tomber dans les pièges des mormons!"

Voilà bien la chose la plus amusante du monde. Les Anglais et les Américains qui mordent au mormonisme, et qui menacent de déserter pour aller pratiquer le libre amour sous la tutelle de Brigham Young! Est-ce là un des résultats du libre examen?

Quel tour pourrait-on bien jouer aux mormons avant qu'ils laissent nos rivages profanes où les hommes se contentent d'avoir une femme. Un mari en a suggéré un qui paraissait lui sourire. Ce serait de venir au secours des maris qui ont de ces femmes dont la pensée seule fait frémir, en annonçant qu'à telle jour, à telle heure sur telle place publique, les recruteurs mormons se chargeraient de les débarrasser. C'est une suggestion bonne à noter.

L. O. DAVID.

CORRESPONDANCE.

RIMOUSKI, 28 août 1871.

Messieurs les rédacteurs,

Dimanche, le 27 du courant, a eu lieu la bénédiction de la première pierre du Collège St. Germain de Rimouski. Il y avait un immense concours de diocésains accourus de Rimouski et de toutes les paroisses environnantes.

Mgr Langevin et l'hon. U. J. Tessier ont prononcé de magnifiques discours de circonstance.

"Qui vidit et audiit."

INDUSTRIE CANADIENNE.—On nous a exhibé, hier, le premier accordéon qui ait été fait dans le pays. Il égale pour le fini de l'ouvrage, ceux qui nous viennent de l'étranger, et il les surpasse de beaucoup en solidité. Le son est aussi tout ce qu'on peut désirer. Celui qui, le premier, s'est lancé dans cette ligne d'industrie, est M. Roch Lyonnais, fils, de St. Roch. Comme M. Lyonnais n'était pas muni des outils en usage dans les fabriques où on confectionne ces instruments, un premier ouvrage de cette nature a dû lui coûter beaucoup de travail.

Nous souhaitons que ce jeune monsieur industriel et intelligent rencontre tout l'encouragement qu'il mérite.—*Le Canadien*.

NAISSANCE.

En cette ville, la dame de T. C. Bernier, Ecr., une fille.

MARIAGES.

A l'Eglise Paroissiale de Montréal, le cinq courant, par le Rév. M. Martineau, M. François-Olivier-Alfred Larue, à Dlle Marie-Anne-Aurélien-Eléonore Franchère, tous deux de cette ville.

A Québec, le 6 courant, Léon Sauriol, écrivain, notaire, de St. Martin, à Delle Octavie Chenet de Québec.